

LAIA FÀBREGAS

Atterrir

roman traduit du néerlandais (Pays-Bas)
par Arlette Ounanian

ACTES SUD

ELLE

Il est mort pendant l'atterrissage.

Au décollage, j'ai vu ses mains agripper ses genoux, ses vaisseaux sanguins enfler d'un coup sous la peau, et j'espérais qu'il n'avait pas mal. Une fois l'avion dans le ciel, il s'est calmé. L'éclairage de la cabine avait dissipé les ombres. Contrairement à mon habitude, je lui ai adressé la parole. Je lui ai demandé s'il avait le mal de l'air. Il m'a dit qu'il n'était plus monté dans un avion depuis une bonne dizaine d'années.

Il allait voir son fils aîné. "Mon fils néerlandais", avait-il marmonné. Il parlait en marquant de nombreuses pauses, cherchant ses mots dans un dictionnaire imaginaire qu'il n'avait, apparemment, plus consulté depuis longtemps. Ses phrases se déployaient comme les fragments d'un poème au rythme insolite. Bien que ses trois fils soient nés aux Pays-Bas, m'a-t-il confié non sans fierté, seul son aîné était un véritable Néerlandais. Les deux autres avaient, semblait-il, plus de gènes espagnols que le premier, Arjen. Le choix de son prénom avait, peut-être, tracé son avenir. S'il s'était appelé Simon ou Robert, comme les deux autres, il n'aurait jamais eu à épeler son prénom, en Espagne, et il se serait davantage senti chez lui dans le pays de son père. Mais non. Il s'appelait Arjen et maintenant, vingt-quatre ans plus tard, il vivait à Amsterdam tandis que ses frères vivaient à Barcelone.

Il me parlait comme s'il me connaissait de longue date. J'éprouvais presque de l'affection pour lui, ce qui m'agréait et m'angoissait à la fois. Sans que je l'interroge plus avant, il m'a raconté qu'il était né dans un village, quelque part au fin fond de l'Espagne. Il avait émigré aux Pays-Bas dans les années soixante, pour le travail. Au début, il avait eu du mal à se mettre au néerlandais, mais il avait rencontré une femme formidable et il avait tout de suite su qu'il voulait l'épouser et qu'il lui faudrait apprendre sa langue.

Il s'était interrompu, le temps de revivre ces moments de bonheur en pensée.

L'hôtesse de l'air s'était arrêtée devant nous avec son chariot de restauration. Il avait abaissé sa tablette, se réjouissant à l'idée des bonnes choses qu'on allait nous servir. Je lui ai dit que la restauration n'était plus gratuite, et il m'a regardée, l'air déçu. Je lui ai montré le menu mais, à vrai dire, il n'avait pas faim. Il a marmonné que c'était juste pour passer le temps, que je l'aidais, moi aussi, à passer le temps en écoutant ses histoires, et il a repris son récit.

Pendant dix ans, il avait été l'homme le plus heureux du monde. Les Pays-Bas étaient un bon endroit pour vivre et les étés, en Espagne, étaient chauds et familiers. Et puis, sa femme était tombée malade. D'abord, on n'arrivait pas à diagnostiquer son mal. Finalement, les médecins ont jugé qu'un climat plus clément lui serait bénéfique. Les enfants avaient entre six et onze ans dans les années soixante-dix, quand ils avaient entassé toutes leurs affaires dans la voiture pour aller s'installer dans un village au nord de Barcelone.

Il s'était tu un instant et m'avait dévisagée. J'avais vu son regard : des yeux qui avaient dû être brun foncé et qui, maintenant, étaient gris clair et lourds d'expérience. J'ai réalisé que je parlais rarement

avec des personnes âgées, que j'étais rarement assise auprès d'elles. J'étais incapable de me rappeler la dernière fois que j'avais vu une personne âgée et qu'elle m'avait charmée.

Il y avait si longtemps qu'il n'était pas venu aux Pays-Bas que son néerlandais s'était rouillé. C'est ce qu'il m'a dit, comme si je ne l'avais pas remarqué moi-même. Il a dit qu'il avait très bien su parler le néerlandais, et il en était fier.

La petite boîte en bois, sur le siège entre nous, il l'avait emportée pour la montrer à son fils.

Plus tard, j'ai branché mon iPod, et je me suis endormie. Quand je me suis réveillée, le commandant de bord annonçait qu'il avait entamé la descente. J'ai éteint la musique. De nouveau, mon voisin ne se sentait pas bien. Ses mains ont agrippé ses genoux, comme au décollage. Je l'ai regardé encore une fois, il m'a souri et, en pensée, je lui ai souhaité un bon atterrissage, puis je me suis laissée absorber par le paysage, en contrebas de mon hublot.

Quand les roues ont touché l'asphalte, j'ai senti le souffle d'un ange sur ma nuque.

L'appareil s'est arrêté, tout le monde s'apprêtait à se lever, mettre les manteaux, prendre les bagages. Son corps était toujours dans la même position, les mains agrippées aux jambes et la tête légèrement penchée en avant. J'ai regardé son visage, touché son épaule, et mon cœur s'est serré.

Un même silence nous enveloppait tandis que le reste des passagers s'affairait. Je savais que tous étaient arrivés à destination, sauf lui, et je me suis sentie seule. Plus seule encore qu'à mon habitude. Nous étions à la rangée 22. Quand tout le monde eut quitté l'avion, une hôtesse s'est mise à inspecter les sièges. Un travail de routine qu'elle faisait, convaincue que l'avion était vide. J'hésitais entre

attirer son attention ou m'accorder quelques instants avec le vieil homme pour lui faire mes adieux. Je me suis enfoncée profondément dans mon fauteuil afin de me rendre invisible. J'ai regardé l'homme, et j'ai essayé de me souvenir de tout ce qu'il m'avait raconté. Un fils, accompagné de sa femme et de petits-enfants, l'attendait peut-être dans le hall d'arrivée. Un sentiment de culpabilité m'a envahie. J'étais celle qui avait pu recueillir les derniers mots de leur père et grand-père.

L'hôtesse a sursauté quand elle nous a vus. Elle m'a demandé pourquoi nous n'avions pas quitté l'avion.

“Il ne bouge plus.

— Que voulez-vous dire ?

— Je crois qu'il est mort.”

L'hôtesse a avancé la main vers la tête de l'homme, mais une force invisible l'empêchait de toucher le corps. Sa main a dévié et s'est tendue vers le panneau au-dessous du compartiment à bagages. Elle a appuyé plusieurs fois, longuement et nerveusement, sur le bouton rouge.

“Depuis combien de temps est-il mort ?

— Je crois qu'il est mort pendant l'atterrissage.”

L'hôtesse de l'air avait les yeux braqués sur le couloir. Elle hésitait.

“Je vais chercher de l'aide. Je peux vous demander de patienter un moment ?”

J'ai acquiescé d'un signe de tête.

La femme s'est éloignée, et je me suis sentie oppressée. Je me suis levée, et j'ai cherché à quitter ma place. J'ai pressé le bouton intégré au bras du siège du vieil homme afin d'en renverser le dossier. J'avais ainsi un peu plus d'espace pour enjamber ses genoux et rejoindre le couloir. J'ai pris mon sac à main et le journal que j'avais acheté à l'aéroport de Barcelone, et j'ai fait passer ma jambe droite

au-dessus de lui. Mes mains se sont brièvement appuyées sur le dossier du fauteuil devant lui, le temps que ma jambe droite touche le sol. Puis j'ai soulevé vivement ma jambe gauche et, la droite supportant tout mon poids, je me suis déplacée en sautillant. J'ai failli m'affaler sur les sièges, de l'autre côté du couloir, mais j'avais réussi à ne pas toucher l'homme et je ne lui avais pas non plus donné involontairement un coup de pied, ce que j'avais craint le plus.

D'où j'étais placée, je voyais son profil droit ; il avait l'air d'être quelqu'un d'autre. Je ne savais même pas son nom. Je savais seulement le prénom de sa femme, aujourd'hui disparue : Willemine. Et les prénoms de ses trois fils : Arjen, Simon et Robert.

Soudain, mes yeux se sont arrêtés sur la petite boîte, toujours à la même place sur le fauteuil du milieu. Je l'ai prise. J'ai ensuite récupéré ma valise à roulettes dans le compartiment à bagages, et j'y ai enfoui la boîte.

J'ai trouvé le manteau de l'homme et sa valise dans un des compartiments à bagages adjacent. Je les ai posés sur le siège devant lui. J'ai réprimé l'envie de lui toucher l'épaule une dernière fois, je lui ai promis de prendre soin de la boîte, et je suis partie. Dans la passerelle télescopique, je suis tombée sur l'hôtesse de l'air qui se dirigeait vers l'avion, accompagnée de deux hommes en uniforme. J'ai dit que je ne connaissais pas le passager et que j'étais pressée.

“Je pense que vous devriez attendre l'arrivée de la police, a marmonné le plus jeune des deux hommes tandis que ses yeux cherchaient ceux de son collègue pour confirmation.

— Pourquoi ?”

Apparemment, la question les a surpris. Les hommes se sont regardés, puis le plus âgé a dit : “Vous savez

ce qu'on va faire ? Vous nous donnez votre numéro de téléphone, comme ça, si la police a encore des questions, elle vous contactera.”

Je lui ai remis la carte de visite d'Ana Mei Balau, et j'ai poursuivi mon chemin. J'ai pris le train jusque chez moi. Dehors, tout était calme et sombre, plat et ordonné. Dedans, c'était un va-et-vient de navetteurs qui rentraient chez eux, un lundi ordinaire. J'ai trouvé un siège libre en face de deux femmes qui papotaient allégrement. Je choisissais toujours des places auprès d'amoureux ou de copines volubiles. Je restais assise tranquillement pendant tout le voyage, je n'éprouvais jamais le besoin de bavarder avec d'autres passagers. Ce jour-là, j'ai décidé que désormais, je m'assiérais toujours auprès de gens jeunes. Je n'avais pas envie de voir à nouveau quelqu'un rendre l'âme à côté de moi.

A la gare centrale, j'ai longtemps cherché ma bicyclette dans le bâtiment archicomble des garages à vélos. J'ai attaché ma valise à roulettes sur le porte-bagages, et je me suis engagée dans la Haarlemmerdijk. Je me suis arrêtée à hauteur du cinéma *The Movies*, j'ai acheté un ticket pour un film japonais, et je me suis fondue dans la pénombre de la salle.

Ce jour-là, j'étais chez moi plus tôt que de coutume, il n'était pas encore minuit. J'ai remisé la valise près de la porte de ma chambre à coucher, et je me suis glissée sous les couvertures en espérant que la fatigue du voyage favoriserait mon sommeil.

Le réveil a sonné à 6 heures. Comme toujours, la vie était sombre et froide et dans la rue, les gens grattaient le givre du pare-brise de leur voiture. Après un trajet glacial à bicyclette, j'étais à 7 heures à mon bureau, au siège de la perception des impôts à Amsterdam.